

AVANT-PROPOS

VOLONTÉ, PUISSANCE, DÉSIR DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XIX^E SIÈCLE

Le XIX^e siècle entame une mise en question de la notion cartésienne de la volonté, conçue comme une manifestation de l'activité de l'esprit. Les Idéologues français indiquent une relation entre la volonté et les actions du corps, qui définit le sujet saisi dans le dynamisme de son être. *Volo ergo sum*, voici une nouvelle formule qui fonde la conscience de l'existence sur l'activité de la volonté. Celle-ci, d'un côté, renvoie à une aspiration sans bornes, de l'autre, suppose l'effort méthodique vers un certain but. Elle diffère du désir, qui envisage la fin sans les moyens, par le fait d'être appréhendée comme une action réfléchie, inhérente à une prise de responsabilités. Il s'agirait donc d'un pouvoir de création (ou de destruction) qui devient moteur de l'action humaine mis en œuvre dans la littérature de l'époque, notamment dans le roman réaliste. De la volonté identifiée avec l'énergie vitale découle une conviction (souvent fausse) de puissance. En revanche, sans la notion de désir inassouvi et impossible à réaliser, il serait difficile d'expliquer le phénomène du mal de siècle ou du spleen baudelairien.

Dans la deuxième moitié du siècle, le problème de volonté commence à être envisagé du point de vue psychologique. L'acte volontaire relève désormais non seulement d'un effort de conscience, mais aussi d'un mécanisme psychophysiologique. Face à la relativité du monde, la philosophie schopenhauerienne rapproche la volonté du désir : la réalisation de celui-ci constituerait le but suprême de la volonté. Or, la poursuite des désirs n'apporte qu'un bonheur passager ou bien la douleur, tandis que l'immobilité, qui, selon Schopenhauer, se réduit à « un désir sourd, sans objet déterminé », produit un ennui insurmontable.

Les actions de la volonté participent à la formation de l'esprit décadent, tout en offrant du potentiel créateur aux écrivains qui ne trouvent plus de fondement dans la réalité. Par ailleurs, la fin du XIX^e siècle voit apparaître la « volonté de puissance » nietzschéenne, identifiée avec un élan créatif et un désir d'auto-dépassement, où le besoin excessif d'affirmer sa personnalité peut conduire à l'acte gratuit, privé de raison objective, ou bien à un rêve fantasmé de surhomme.

Le présent volume réunit les articles qui abordent ces trois notions : volonté, puissance et désir, sous des angles divers et dans toute la richesse de leur exploitation par la littérature française du XIX^e siècle. En privilégiant des approches visant la fluctuation et la tension entre ces trois termes, les spécialistes romanisants polonais se sont donné la tâche d'analyser les enjeux philosophiques, scientifiques,

politiques, sociaux et religieux qui relèvent des concepts et manifestations de la volonté dans des textes littéraires. Ainsi, le volume s'ouvre avec une étude des notions de volonté, puissance et désir traitées comme des mobiles de l'action, aussi physiques que surnaturels, dans le roman gothique (Łukasz Szkoپیński). Jan Kaznowski analyse la volonté en tant que principe du roman balzacien, dont l'importance pour l'ensemble de *La Comédie humaine* se profile dès les premiers écrits du romancier. La volonté coïncidant chez Balzac avec la conscience de soi conduit inévitablement à un conflit entre le vouloir et le libre arbitre, la question examinée par Andrzej Rabsztyń à l'exemple de deux personnages féminins.

Par ailleurs, tout un ensemble d'articles exploite l'idée de volonté à travers la création des personnages romanesques. Anna Kaczmarek-Wisniewska démontre que le désir inébranlable de réussite se transforme en puissance réelle chez les spéculateurs de Zola et de Maupassant, tandis que Jolanta Rachwalska von Rejchwald propose d'étudier le personnage zolien de Saccard par le biais d'une relation entre ses désirs dissimulés et les mouvements de son corps. Par contre, comme en témoigne l'article d'Agata Sadkowska-Fidala, dans l'univers aurevillien souillé par le péché et condamné à l'échec, la volonté des protagonistes masculins, tout violente et inflexible qu'elle soit, s'avère impuissante et n'aboutit à aucun résultat positif. De même, dans le cas des personnages décadents, vouloir, souvent démesuré et obsédant, ne veut pas dire pouvoir. En s'appuyant sur l'ouvrage de Théodule Ribot, *Les Maladies de la volonté* (1883), Anna Opiela-Mrozik traite des bouleversements dans le fonctionnement de la volonté qui débouchent soit sur l'aboulie soit sur un désir excessif de puissance. Dans sa lecture d'un des romans de Rachilde, Anita Staroń continue la réflexion, inspirée de la philosophie nietzschéenne et schopenhauerienne, sur les paradoxes de l'existence humaine marquée par l'inefficacité de la volonté, ce malaise qui accompagne le désir de l'amour et de l'art, confronté avec la brutalité du réel. L'impossibilité à agir, résultat de la volonté défaillante qui cède la place à la pensée, caractérise aussi bien les personnages du théâtre de François de Curel, examinés par Tomasz Kaczmarek. Trouver un remède à ce mal de siècle et réaliser son rêve oriental, tel est l'objectif qui se dégage des lettres d'Isabelle Eberhardt qui, comme l'explique Małgorzata Sokolowicz, s'est réfugiée dans la puissance du désert.

La contribution de Marta Sukiennicka, consacrée au roman merveilleux-scientifique, met en scène un savant fou dont la volonté de puissance se trouve à l'origine d'une rêverie transhumaniste, aussi fantastique qu'inquiétante. Un appel au changement visant, cette fois-ci, le sort des femmes et leur rôle dans la vie politique et sociale, s'élève des réflexions menées par Ewa M. Wierzbowska à la base des textes publiés dans *La Fronde*, le premier journal féministe. Tomasz Szymański, pour sa part, élargit les réflexions de ce volume d'une dimension religieuse, en étudiant les rapports entre la puissance des concepts politiques et la « théologie faible » à la base des écrits de trois penseurs (Pierre Leroux, Edgar Quinet et Ernest Renan). Une analyse philosophique et sociologique de l'impuissance des classes anciennes après l'avènement de la Troisième République remplit l'article de Zofia Litwinowicz-Krutnik, consacré au roman fleuve de Joseph Malègue, révélateur du conflit moderniste entre nos trois termes-clés.

Comme en témoigne la variété des approches proposées par les auteurs des contributions du présent volume, les notions de volonté, puissance et désir offrent un champ d'investigation particulièrement fécond pour l'étude de la littérature du XIX^e siècle. Il semble que c'est en s'appuyant sur la tension entre l'excès et le manque de la volonté, conjuguée à l'(in)assouvissement des désirs et à l'aspiration, souvent stérile, à la puissance, que l'on peut saisir les axes principaux de la production littéraire, et notamment romanesque, de l'époque.

Anna Opiela-Mrozik